

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 26 AVRIL 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

OUVRIERS LISEZ CECI!!!

Notre journal a été fondé spécialement pour les ouvriers.

C'est l'intérêt que nous portons à la classe ouvrière qui nous a décidé à leur donner un organe.

Pour rendre notre œuvre plus utile encore, nous allons adopter, à l'avenir, un système qui, nous en sommes persuadés, satisfera davantage la classe dont nous nous occupons. A l'avenir, chaque ouvrier qui, par suite d'une circonstance quelconque, deviendra sans emploi, trouvera dans les colonnes de notre journal tout l'encouragement dont il aura besoin pour lui procurer de l'ouvrage. Il n'aura qu'à venir lui-même à notre bureau, donner son nom, sa condition, son adresse, et nous lui donnerons gratis la place requise dans "L'Ouvrier" pour se recommander auprès des différentes maisons d'industrie de Montréal. Qu'il soit bien entendu cependant que nous ne nous adressons qu'aux ouvriers, c'est-à-dire à ceux qui peuvent travailler dans les usines, les ateliers et dans les manufactures.

Le vif intérêt que nous portons à cette classe importante de notre société nous dicte d'inviter les sociétés de St. Vincent à nous donner l'adresse de ceux des ouvriers qui souffrent faute de travail et qu'elles assistent.

Si le nombre en était trop considérable pour que cette adresse pût être publiée dans une colonne de notre journal consacrée à cette fin, nous l'indiquerions à ceux qui ont besoin d'ouvriers et qui s'adresseront à nous.

Ainsi, il est bien compris désormais : que les ouvriers sans emploi qui désirent de l'ouvrage viennent à notre bureau et nous nous efforcerons, soit par l'influence du journal, ou bien encore par nos relations avec les principales maisons d'industrie, à les placer au plus tôt. C'est un avantage immense pour les ouvriers dont ils devront profiter.

Nous invitons cordialement les propriétaires d'usines ou de fabriques quelconques, à nous mettre au courant du nombre d'ouvriers dont ils requièrent les services.

Catéchisme social et politique.

(Suite)

Une nation, c'est une réunion d'hommes ayant généralement le même langage, la même religion, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes institutions et les mêmes lois. Plus les membres de cette nation sont étroitement attachés à ces éléments de nationalité, plus elle est fortement constituée.

La patrie, c'est le territoire où la nation s'implante par conquête ou par héritage, ensemble ses institutions, et qu'elle a pour mission de transmettre à ses descendants.

Le patriotisme, c'est l'amour de cette patrie qu'inspire le désir de la servir, de la faire prospérer, de la faire respecter.

La liberté peut-être entendue en trois sens. C'est d'abord la puissance de choisir et alors elle s'appelle le *libre arbitre*, qui distingue l'homme des bêtes et des machines et qui rend capable de mériter et de démeriter, de faire le bien et de faire le mal.

Dans le second sens, la liberté est le libre arbitre, non plus seulement en puissance, mais en acte ; ce n'est plus seulement la faculté de choisir, c'est le choix effectué.

Selon que ce choix a ou n'a pas d'effets extérieurs, selon qu'il reste au fond de la volonté ou qu'il se manifeste au dehors par un acte sensible, la liberté est *intérieure* ou *extérieure*.

Les hommes ne peuvent rien sur l'essence de notre liberté intérieure, pas plus que sur notre libre arbitre. Personne ne peut empêcher de préférer intérieurement le bien au mal, le mal au bien ; de croire ou de ne pas croire certaines vérités ; d'aimer mon prochain ou de le haïr ; en un mot, de penser et de vouloir à ma guise.

La loi de Dieu oblige la conscience, atteint la volonté, mais cette obligation toute spirituelle ne lèse en rien la puissance radicale de choisir.

Quant à l'exercice extérieure de notre liberté, qui a toujours lieu au milieu des innombrables créatures qui nous entourent, il nous constitue dans un état de liberté qui peut varier à l'infini.

Prise dans ce sens essentiellement relatif, la liberté est le pouvoir de développer extérieurement l'exercice du libre arbitre, relativement à ce qui nous entoure.

Ce n'est plus la liberté considérée dans sa racine et dans son essence ; c'est la liberté contemplée par le dehors et dans les conditions extérieures où les sympathies ou les oppositions des créatures viennent modifier son développement légitime. C'est plutôt la condition extérieure et accidentelle de la liberté que la liberté elle-même.

Ainsi, plus je trouve au dehors de facilité à faire ce que je veux, plus je suis *libre* ; plus ma liberté personnelle rencontre d'obstacles au dehors, moins je suis *libre*.

Ces obstacles viennent surtout des concessions mutuelles qu'exigent nécessairement mes rapports avec tous ceux qui m'entourent. Sur la terre, ma liberté extérieure est ainsi toujours plus ou moins restreinte, et par conséquent plus ou moins imparfaite.

Considérée sous les trois aspects, la liberté est bonne en elle-même. L'abus que nous pouvons en faire s'appelle *licence*. A l'usage légitime doit seul être donné le beau nom de liberté.

C'est la *fin dernière* d'un être raisonnable, individuel ou collectif qui détermine, en fait de liberté et l'usage légitime et l'abus toujours coupable. Et comme la fin de l'homme, de la famille, de la société civile ou religieuse, et en général, de toutes les créatures, est l'accomplissement de la volonté de Dieu, la *liberté*, c'est la puissance de faire tout ce qui n'est pas contraire aux devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même. Dans l'état de société où nous vivons les lois doivent réformer ce qui est mal et quelquefois restreindre ce qui ne l'est pas pour le bien de la communauté. Ces défenses ou ces restrictions doivent toujours être inspirées par ce grand commandement : *Aimez Dieu par dessus tout et le prochain comme vous-même.*

Quand une loi est contraire à ce précepte, elle n'est pas bonne.

(A la semaine prochaine)

L'ÉGOÛNE.

L'OUVRIER A ATHÈNES ET A ROME

Un des grands obstacles au progrès de l'industrie vient de ce que l'ouvrier n'apprécie pas assez l'importance de son métier. Se croyant dans une classe tout-à-fait inférieure il ne sent pas toujours le besoin de faire respecter son art en se respectant lui-même. C'est une grave erreur que nous nous efforçons de faire disparaître.

Il est intéressant d'étudier, chez deux grands peuples de l'antiquité, les Grecs et les Romains, les progrès des arts et le rôle de l'ouvrier.

Chez les Grecs, tous les arts étaient le chemin de la fortune et de la gloire ; dans toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie, Sparte exceptée, les premiers citoyens avaient des ateliers et exerçaient des métiers.

Je ne l'ignore pas, des esclaves nombreux y étaient employés, mais ils n'étaient pas pour les Grecs un objet de mépris comme ils l'étaient pour les Romains : s'ils en portaient le nom, ils avaient encore leur place au soleil de la liberté ; toujours les arts mécaniques furent la gloire des Républiques grecques et la force de l'Etat ; aussi le véritable législateur d'Athènes, Solon, pouvait-il écrire dans ses lois :

"*Tout étranger, qui viendra se fixer à Athènes avec sa famille pour établir un métier ou une fabrique, sera dès cet instant élevé à la dignité de citoyen.*"

Tant qu'Athènes sut ainsi ennoblir à ses propres yeux l'artisan, celui-ci ne refusa pas son concours au génie, et l'histoire avec ses monuments est là pour nous montrer la Grèce florissante et sans rivale dans les arts ; aujourd'hui encore, ne sommes-nous pas obligés de demander à ses ouvriers d'autrefois des modèles, des leçons et des règles ? Athènes eût toujours conservé la palme de la science et des merveilleuses entreprises si elle eût toujours soutenu et encouragé le travail de l'ouvrier.

Mais ce que je tiens surtout à faire remarquer, c'est que l'ouvrier demeurait fidèle à la ville qui lui avait si généreusement octroyé le droit de cité et ne se laissait pas séduire par les avantageuses promesses des autres nations.

Et pourquoi ? C'est que l'artisan n'était pas un esclave qui vend son travail ; il avait là une famille ; l'atelier était sa maison. L'artiste, le créateur de l'idée, se faisait son patron, c'est-à-dire son avocat, son père et son soutien.

Lorsque la Grèce se montra moins jalouse de protéger l'ouvrier, celui-ci abandonna sa patrie ; les ateliers se fermèrent, et les arts, faute de bras, s'acheminèrent rapidement vers une honteuse décadence ; le génie semblait sommeiller : il ne se réveilla plus.

L'histoire de la Grèce est celle de toutes les grandes cités, de toutes les nations. Que dis-je ? l'histoire de tous les ateliers où s'enfantent et s'exécutent des chefs-d'œuvre.

Si vous attirez à vous l'ouvrier intelligent et honnête, sachez le garder, le retenir près de vous. Ne vous contentez pas de le payer comme un mercenaire, relevez à ses yeux sa noble profession.

Quand Pierre le Grand se faisait ouvrier et allait à Saardam pour apprendre à construire un vaisseau, il faisait certainement plus pour la prospérité de son pays que s'il avait conquis des provinces sur les champs de bataille. Les conquêtes à main armée appellent une revanche : vainqueurs aujourd'hui, vous serez les vaincus demain. Les conquêtes de la science, elles, subsistent toujours, car les arts sont

toujours pour un peuple une source de bien-être, une condition essentielle de prospérité.

Je ne crains donc pas de dire à l'ouvrier qu'il est beaucoup pour son pays ! En lui disant la vérité sur sa noblesse, on décuple ses forces, et on rend féconds son patriotisme et son dévouement.

Mais, pour cela, l'ouvrier doit se sentir une patrie ; il doit avoir une famille. Le patron, doit lui servir de père. Le capital doit se faire l'allié du travail.

Tribun ou soldat, tel est pour nous encore aujourd'hui, à la lumière de l'histoire, le citoyen romain ; l'éloquence ou la guerre étaient, à Rome, les deux seules sources de la gloire et de la souveraine grandeur.

Même au temps de la prospérité, il n'était, pour ces nobles fils de Romulus, qu'un travail manuel qui n'avilissait pas : la culture des champs.

S'ils arrachèrent Fabius à la charrue pour sauver la patrie, ils n'eussent jamais songé à aller chercher un sauveur dans l'atelier.

Volontiers ils consentaient à utiliser les dispositions naturelles de leurs nombreux esclaves ; volontiers ils leur faisaient apprendre tous les métiers afin de les louer plus cher. Caton aimait à avoir, parmi les siens, des architectes, des peintres et des statuaires ; mais, orateurs ou soldats, les riches patriciens de Rome ne s'en servaient que pour se distraire ; ils en usaient par nécessité. L'ouvrier, à leurs yeux, n'avait aucun mérite, aucune grandeur.

Qu'arriva-t-il ? Ce qui arriva toujours. L'ouvrier, si énervé qu'il fût, sentit se révolter sa dignité. Il comprit que Rome lui marchandait non-seulement son pain, mais lui interdisait toute part de gloire dans la splendeur commune. Les ouvriers esclaves se comptèrent. Ils étaient 40,000. Ils savaient forger le fer. Rome eut peur et Rome voulut traiter avec ses ouvriers ; elle voulut les retenir. Mais il était trop tard, l'heure de la décadence avait sonné.

Un ami des Ouvriers.

Nous lisons dans l'*Echo de Fourvière*, publié à Lyon, en France :

— Jeudi dernier, le 3 avril, nous avons eu la bonne fortune d'être témoin d'une cérémonie à laquelle son caractère tout-à-fait intime n'enlevait rien de son charme.

M, le curé de St-Louis-la-Guillotière bénissait les nouveaux ateliers que M. l'abbé Boisard a fait construire pour l'extension de son Œuvre des ateliers d'apprentissage dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs. L'Œuvre comprend maintenant trois corps de métiers : la cordonnerie, l'ébénisterie et la menuiserie.

La cordonnerie avait organisé pour la circonstance une petite exposition très intéressante, qui nous a permis de constater que ses produits ne laissent maintenant plus rien à désirer.

L'ébénisterie, qui fonctionne depuis quelques mois, a vu ses ouvrages recevoir des éloges mérités. Quant à l'atelier de menuiserie, il vient seulement de s'ouvrir, mais sa bonne installation fait augurer heureusement de ses résultats.

Nous ne dirons rien de la cérémonie de la bénédiction à laquelle n'assistaient que quelques intimes, mais nous ne pouvons nous défendre de chercher à faire partager le plaisir que nous éprouvons à voir se développer cette institution vraiment bienfaisante destinée à nous fournir dans quelques années des contre-maîtres habiles et chrétiens. Tant vaut le contre-maître, tant vaut l'atelier. Quand le contre-maître sera chrétien, la famille honnête ne tremblera plus de voir son enfant partir le matin pour accomplir sa tâche journalière ; elle ne craindra plus qu'il rapporte le soir, avec un peu d'habileté professionnelle, une plus grande dose de dépravation dont il aura reçu des leçons pendant la journée. Nous ne pouvons donc que nous réjouir de chaque progrès de l'Œuvre des ateliers d'apprentissage, et nous souhaitons à son directeur tout le succès qu'il mérite.

Excellent avis.

Lecteurs et lectrices, ayez toujours soin d'ajouter le nom de l'Etat à celui des villes ou villages, quand vous écrivez des lettres aux Etats-Unis. Rien d'étonnant, en effet, à ce qu'il y ait souvent des méprises dans l'administration des postes, aux Etats-Unis, et qu'il s'y égare par an 4,000,000 de lettres. Il y a, dans l'Union tant de localités qui portent le même nom. En voici une liste qui est curieuse :

Il y a 9 Philadelphie, 8 Pittsburg, 18 Brooklyn, 11 Boston, 5 Baltimore, 16 Buffalo, 17 Burlington, 17 Charleston, 4 Chicago, 8 Cincinnati, 10 Cleveland, 19 Columbus, 25 Cayton, 5 Détroit, 2 Indianapolis, 15 Louisville, 8 Memphis, 3 Milwaukee, 14 Nashville, 5 Omaha, 24 Portland, 14 Quincy, 22 Richmond, 25 Springfield, 15 St. Joseph, 4 St. Louis, 12 St. Paul, 7 Toledo, 30 Washington, 13 Wdmington, 28 Williamsburg.

Comprenez-vous, maintenant ?

LA SANTÉ C'EST LA FORTUNE.

L'alimentation ne doit pas être uniforme. On a besoin de varier les substances qu'on livre à son estomac, afin qu'il s'habitue à leurs diverses impressions, mais on ne doit point user à chaque repas d'une grande variété de mets.

Les mets qui excitent immodérément l'appétit ruinent les meilleures constitutions.

Gardé trop longtemps le meilleur pain s'altère. Le pain chaud est indigeste. Le pain bis est moins nourrissant que le pain blanc ; celui qui contient du son moisit promptement. Le pain de froment est le meilleur.

Les aliments tirés du règne animal sont plus nourrissants que les autres. La chair de poisson est moins nourrissante. La viande des jeunes animaux contient moins de sucs nutritifs que celle de l'animal parvenu à son entier développement.

Les aliments féculents sont de facile digestion, nourrissent beaucoup ; combinés avec une certaine quantité de viande, ils forment une excellente nourriture. Les végétaux herbacés sont peu nutritifs. Les fruits le sont moins encore ; on doit s'en abstenir lorsqu'ils ne sont pas bien murs.

L'eau est le meilleur dissolvant ; celle des fleuves ou des rivières est la plus convenable à l'usage alimentaire.

On peut faire plusieurs repas dans la journée ; mais avant d'en commencer un autre, il faut toujours attendre que la digestion des repas précédents soit faite, et pour cela, quatre heures, au moins, sont nécessaires. Les enfants doivent manger plus souvent que les adultes et les vieillards, parce qu'ils ont besoin de croître, tandis que les autres n'ont qu'à réparer les pertes qu'ils ont faites.

Que tout changement d'alimentation ne se fasse que graduellement : des aliments peu sains, mais auxquels l'estomac est habitué, sont souvent préférables à une nourriture plus salubre dont on n'a pas l'habitude.

Le vieillard, faisant plusieurs repas dans la journée, ne fatigue pas son estomac. Un seul repas par jour expose à de fréquentes indigestions. C'est à la vieillesse que les excès dans les aliments et les liqueurs fortes sont surtout nuisibles.

L'homme robuste doit prendre des aliments tenaces, qui excitent les organes de la digestion, stimulent et soutiennent l'organisation.

Matières colorantes.

Les matières colorantes se trouvent dans toutes les parties des plantes ; jusqu'à présent on n'a pu isoler que l'indigo, l'hématine, le repos du carthame, la carmine et l'alizarine. Toutes ces matières s'altèrent et se ternissent par le contact de l'air humide et des rayons solaires, ou par une température de 150 à 200° ; toutes sont plus ou moins solubles dans l'eau, l'alcool et l'éther, auxquels elles donnent leur teinte. Mais les acides altèrent celles qui ne sont pas très-solides. Le chlore les détruit toutes,

et leur fait prendre une teinte jaunâtre. Presque tous les oxydes et les sous-sels insolubles se combinent avec elles, et forment des laques.

Teinture. Pour appliquer les matières colorantes sur les étoffes, il faut les blanchir, leur appliquer un mordant, enfin les plonger dans le bain, de matière colorante. Le blanchiment du lin, du chanvre, du coton et de la soie s'appelle *décreusage*. Pour les trois premières substances, il s'opère en les faisant bouillir dans l'eau à deux reprises, et y ajoutant la seconde fois une certaine quantité de soude, puis lavant à grande eau et exposant à l'air. La soie se décreuse en la faisant bouillir avec du savon, dont la quantité varie suivant la nature de la soie et la couleur qu'on veut y appliquer.

Enfin on donne aux fils et tissus de lin, de chanvre et de coton une belle couleur blanche, en les faisant tremper dans l'eau pendant quelques jours, les lessivant à plusieurs reprises, les plongeant après chaque lessive dans le chlore limpide, les traitant par l'acide sulfurique très-faible, les lavant à grande eau auprès chaque opération, les azurant, les tordant, et enfin les laissant sécher. On donne une belle couleur blanche à la soie, après qu'elle a été décreusée, en l'exposant à la vapeur de l'acide sulfureux.

Le blanchiment de la laine s'appelle *désuintage* : la laine est plongée dans un mélange de 3 parties d'eau et de 1 partie d'urine putréfiée, à une température de 50 ou 60°. Au bout d'un quart d'heure, on la retire de la chaudière, on la lave à grande eau, on la fait égoutter, et on l'expose au soleil. Enfin on lui donne une belle couleur blanche au moyen de l'acide sulfureux.

On désigne sous le nom de *mordants* tous les corps qui ont la propriété de s'unir avec ceux que l'on veut teindre, et d'augmenter leur affinité pour les matières colorantes. On les emploie toujours en état de dissolution. Le mordant ordinaire est l'alun ; on emploie l'acétate d'alumine dans les toiles peintes, le chlorhydrate d'étain dans la teinture écarlate, et la noix de galle pour le rouge d'Andrinople.

Les principales substances dont on se sert pour teindre en rouge, sont : la garance, la cochenille, le bois de Brésil et le carthame. On teint en jaune avec la gaude, le quercitron et le bois jaune ; en bleu, avec l'indigo, le campêche et le bleu de Prusse.

Pour teindre en noir, on donne d'abord un pied de bleu au fil ou tissu, ensuite on le plonge dans un bain formé de sulfate de fer, de vert-de-gris et de campêche. La soie ne reçoit jamais de pied de bleu.

Plantes utiles.

L'oignon est cultivé dans nos jardins pour l'usage alimentaire. La bulbe seule est usitée quoique l'on se serve des feuilles ou queues herbées dans la soupe ou les omelettes.

L'oignon cru est un aliment fort sain ; mais il ne convient pas à tous les estomacs ; beaucoup de personnes ne peuvent le digérer. Il est nuisible aux tempéraments sanguins ou bilieux, aux sujets irritables, aux personnes sujettes aux hémorrhagies, aux affections dartreuses, etc. Comme médicament il est excitant, diurétique, vermifuge. On l'emploie dans la gravelle, la rétention d'urine atonique, les hydrophésies, les affections scorbutiques, les scrofules, etc. Appliqué sur la peau il y produit une légère excitation.

L'oignon cuit se digère plus facilement. Il est adoucissant, émollient, pectoral. On l'emploie dans les catarrhes, bronchites aigus ou chroniques. On le met dans les bouillons pectoraux.

L'oignon cuit sous la cendre et mangé avec de l'huile ou du beurre est un remède effectif contre l'enrouement.

A l'extérieur l'oignon cuit est un bon maturitif dont on se sert en cataplasme pour faire aboutir les boutons, clous, panaris etc.

Le vin rouge, dans lequel on fait macérer un oignon coupé par morceau, et qu'on a exposé à l'air

pendant deux jours, pris le matin à jeun, est un bon vermifuge.

Le cœur d'un oignon est un moyen populaire mis en usage pour rappeler les hémorroïdes supprimées. Quand on veut en modérer l'action, on l'enduit de saindoux, d'huile de lin ou d'olive.

Le pulpe d'oignon cru, appliqué à la plante des pieds, agit comme un doux revulsif.

Appliqué sur des brûlures, le pulpe d'oignon grossièrement écrasé empêche la production des ampoules ou cloches. C'est faire de l'homocopathie sans s'en douter.

Préparations et doses. A l'intérieur. Décoction miellée pour boisson.

Sirop. (1 sur 5 d'eau et 6 de sucre) de 2 à 5 onces. A l'extérieur. Pulpe d'oignon cuit ou bulbe pilé, en cataplasme.

LONDRES.

Voici quelques statistiques assez intéressantes sur la ville de Londres :

Elle couvre 700 milles carrés.

Elle compte 4,788,657 habitants.

Il y a une naissance presque toutes les trois minutes. Le nombre annuel des naissances est de 162,943. Il y a une mortalité presque toutes les cinq minutes. Le nombre annuel des morts est de 96,954.

La population s'accroît de 247 personnes chaque jour, et de 90,000 annuellement.

Soixante et onze milles de nouvelles rues s'y rouvrent et 21,589 nouvelles maisons s'y construisent tous les ans.

Elle contient 1,000 navires et 9,000 matelots dans son port chaque jour.

Chaque année 65,635 vaisseaux avec une capacité de 16,000,000 tonneaux, entrent et sortent de son port.

Tous les ans 10,000 Hindous, Chinois, Africains et autres Orientaux entrent dans ses docks.

Sa police conduit en prison 89,675 personnes annuellement.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un monsieur entre dans une taverne de la rue Montmartre et demande la carte du jour.

—Que mangera, monsieur ? dit le garçon.

—Donnez-moi, pour commencer, deux œufs sur le plat.

—Et à moi aussi, dit le chien, qui s'est posé sur une chaise à côté de son maître.

Le garçon regarde d'un air effaré.

—Quelques instants après, le consommateur le rappelle.

—Garçon, donnez-moi un filet aux pommes.

—Et à moi aussi, dit de nouveau le chien.

Stupéfaction croissante du garçon.

A la table voisine se trouve un Anglais qui interpelle le monsieur et lui dit :

—Vous avez dû vous donner une peine énorme pour apprendre à parler à ce chien.

—Mais oui.

—Vous ne consentiriez pas à le vendre ?

—A aucun prix.

—Je t'en prie, ne me vend pas ! s'écrie le chien d'un ton suppliant.

—Si l'on vous offrait mille livres sterling, dit l'Anglais, de plus en plus alléché.

—Mille livres sterling, c'est une jolie somme, répond l'interlocuteur.

Ils finissent par s'entendre.

L'Anglais fait un chèque de mille livres et emporte le chien.

—Puisque tu m'as vendu, s'écrie celui-ci en regardant son maître, je me vengerai et ne parlerai plus.

Inutile d'ajouter que le marchand de chiens à mille livres sterling est ventriloque.

Réponse à la devinette.

Il y a quatre chats dans la chambre.
L'heureux gagnant est monsieur L. O. Daoust, No 25 rue des Allemands.

DEVINETTES.

Nous donnons aujourd'hui cinq devinettes comme problème. Celui qui nous enverra plus de réponses justes aura droit à un album de la valeur d'une piastre.

1ère. Quel est le saint qui n'a pas de moelle dans les os ?

2ème. Quelle différence y a-t-il entre un général et un moulin ?

3ème. Pourquoi le célèbre Horatius Cocles avait-il un œil de moins ?

4ème. Quelle est la première pièce de l'académie de musique ?

5ème. Savez-vous pourquoi on a soin de faire arroses les rues de Montréal plusieurs fois par jour ?

RECETTES.

Omelette aux fines herbes.—Ajoutez des fines herbes hachées bien minces à l'assaisonnement d'une omelette au naturel. Le reste ne diffère en rien de ce que nous avons enseigné à son article.

Omelette au rognon de veau.—Hachez bien un rognon de veau cuit précédemment à la broche ; jetez-le dans des œufs cassés pour une omelette au naturel ; battez le tout ensemble, et faites votre omelette comme il a été dit de celle-là.

Pommes de terre en haricot.—Vos pommes de terre n'étant cuites qu'à moitié, pelez-les, coupez-les en deux si elles sont grosses ; mettez-les dans une casserole où vous aurez mis cuire du mouton et finissez-les comme un haricot aux navets.

Canards gras.—Les canards se préparent avec la même farce que les oies, se cuisent de la même manière, et se mangent avec les mêmes compotes.

Canard, manière de le découper.—On commence par lever les filets sur l'estomac, ensuite les membres.

Farce de patates.—Faites bien cuire des patates, ôtez l'eau, et écrasez-les en marmelade, avec beurre, lait ou crème, poivre, sel et persil.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XV.

Dans lequel le lecteur, plus heureux que les moines, retrouve le fugitif et l'accompagne de Mayence à Cologne.

“ Réforme ! réforme ! s'écria un troisième, tout cela n'est qu'un mot, et si l'Eglise a besoin de réforme, ainsi que l'a reconnu le premier le Saint-Père, ce serait au Pape à être le réformateur et non pas à cet ivrogne de Martin Luther, à ce saxon orgueilleux, aux épaules carrées, qui passe ses nuits à boire, prêche l'épée au côté, voudrait tout tuer ou brûler au nom de la tolérance, refuse obéissance à ses supérieurs, excite le peuple à la révolte, abat les clôtures des couvents et épouse une religieuse défrôquée, au grand scandale de tous les gens honnêtes et craignant Dieu.

—C'est pour le bien du peuple qu'il fait cela.

—Dites plutôt pour les biens des Ordres religieux qu'il veut s'approprier. Sa réforme, c'est le libertinage égaré en morale et le pillage organisé.

—Martin Luther n'a jamais organisé le pillage.

—Oh ! vraiment ! et qu'est-ce donc que son livre intitulé : *De Fisco communi*, dans lequel il décide que les dépouilles des couvents seront partagées en huit parts, dont la plus grosse sera pour les prédicateurs de l'Evangile.

—Les barons n'entendent pas de cette oreille, remarqua quelqu'un.

—Parbleu ! Ils gardent tout ; mais ce n'est pas la faute du moine défrôqué qui, l'autre jour, à la taverne de l'Aigle, où il buvait avec ses disciples, criait comme un enragé : Au diable, sénateurs et châtelains, princes et grands qui ne laissent pas aux serviteurs de l'Evangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants.

—Pourquoi leur disait-il : Ces abbayes sont à vous comme les bêtes qui courent sur vos terres, comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos rivières ? Il le leur a tant répété, qu'ils l'ont cru.

—Il paraît même que François de Sickingen l'a pris au mot. Figurez-vous que ce noble seigneur chasse aux moines comme aux sangliers. Il n'y a pas huit jours, il avait fait tendre des filets autour d'un monastère. Les religieux, effrayés par ses soldats, ont voulu se sauver, ils sont tombés dans le piège. Autant il en a pris, autant il en a mutilé.

—Et que dit Luther ?

—Luther ? Oh ! il rit de la plaisanterie, et permet au landgrave de prendre deux femmes, comme lui en a pris une. Il est très-tolérant pour ses amis, mais pour ses ennemis, c'est différent : “ Si nous pendons les voleurs, si nous supplicions les brigands, si nous brûlons les hérétiques, hurle le bon docteur, pourquoi ne traitons-nous pas ainsi ces maîtres de perdition, ces cardinaux, ces papes, toute cette lie de la Sodome romaine, pourquoi ne lavons-nous pas nos mains dans leur sang ! ”

—Le fait est qu'il n'est pas plus doux pour ses anciens amis, quand ils veulent se séparer de lui, interrompt un marchand de Mayence, je l'ai entendu à Vittemberg, prêcher, casque en tête, à l'église de Tous-les-Saints, contre son ancien disciple Carlstadt ; il écumait de colère et il n'y a pas de nom qu'il ne lui ait donné. Quelle éloquence ordurière ! il l'a appelé polisson, faux prophète, bateleur, bœuf, tête d'âne, pourceau, cochon.

—Allons donc, ce n'est pas possible, s'écria le saxon qui, le premier, avait engagé le dispute.

—Pas possible, mein Got ! Vous n'avez donc pas lu sa lettre au roi d'Angleterre ?

—Non, vraiment, je ne savais pas qu'il eût écrit.

—J'en ai pris une copie pour un de mes amis de Koln (Cologne). Voulez-vous que je vous en fasse lecture ?

—Voyons ! voyons ! dirent plusieurs voix.

—Ecoutez :

"Martin Luther, moine, à Henri VIII, roi d'Angleterre."

"Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit, de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il jette ses excréments à la couronne de mon monarque et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une manière semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud?... Courage, cochon que vous êtes, brûlez-moi, vous l'osez....."

"On dit que le style peint l'homme; d'après cela, mes maîtres, que dites-vous de ce Martin le réformateur?"

"—Il mériterait qu'on le brûlât comme les anabaptistes que lui-même a brûlés."

"—C'est un fou dangereux et un voleur."

"—Il vaut encore mieux que votre pape et ses cardinaux."

"—A bas la réforme!"

"—A bas les couvents!"

"—Qu'est-ce donc que ce tapage? s'écria tout-à-coup maître Vürter qui, craignant que la dispute ne finit par dégénérer en rixe, crut le moment venu d'interposer son autorité. Le premier qui se permet d'entamer une controverse religieuse, je le débarque immédiatement sur la rive. Vous entendez."

"Personne ne se souciait de continuer son voyage à pied, aussi se fit-il un profond silence. Le vieux pilote en profita pour entamer la légende du seigneur au barillet. Avant qu'il l'eût commencée, André s'éloigna du gouvernail et alla s'asseoir seul à l'écart."

"La réforme ou plutôt la révolte prêchée par Luther n'était encore qu'à son début, et déjà elle passionnait l'Allemagne, d'où plus tard elle devait déborder sur le monde et faire couler tant de sang et de larmes."

"Élevé dans l'intérieur d'un couvent, à la porte duquel venaient expirer les bruits du monde, le jeune homme n'avait vaguement entendu parler du moine de Vittemberg que comme d'un pécheur pour la conversion duquel il fallait prier."

"La conversation qu'il venait d'entendre et qu'il avait écoutée avec avidité, sans bien la comprendre, réveillait en lui ses plus mauvais instincts. Il se forgeait un Luther à lui, pillant les églises et partageant calices et ostensoirs d'or, reliquaires précieux, perles et diamants entre ses disciples et ses complices. Voleur sacrilège, il brûlait de s'enrôler sous la bannière d'un chef dont la puissance lui garantirait l'impunité et dont la doctrine l'absoudrait de ses méfaits vis-à-vis de sa propre conscience."

"Avant d'avoir entendu les prédications de Martin Luther, le novice de la Val-Grün avait commencé à mettre en pratique ses audacieuses maximes. L'esprit de révolte était le fond de son caractère; sans le savoir, André, depuis longtemps, était protestant."

"La tête appuyée entre ses mains, et absorbé par ses pensées, le fugitif se demandait si, au lieu de continuer son voyage, il ne ferait pas mieux de repartir de Cologne pour Vittemberg; là du moins il pourrait se défaire avantageusement des objets volés et peut-être se procurer de nouvelles richesses; mais son signalement serait alors donné le long du fleuve et s'il était pris en remontant le Rhin....."

"A Cologne aussi il pouvait être arrêté. Cette idée lui donna le frisson; il voulut l'écarter, ce fut en vain. Plongé dans une lourde torpeur, causée par la fatigue et l'émotion, et dominé, quoiqu'il eût les yeux ouverts, par une sorte de sommeil lucide, il voyait vaguement la place publique de Mayence et au milieu de la foule une potence où se balançait le corps de son père, le duc d'Égypte, pendu pour vol."

"Lui-même, solidement lié à l'échelle fatale, attendait son tour au pied du gibet. Des voix irritées criaient tout autour: A mort le faux moine! à mort le sacrilège! Puis il entendait la triste et solennelle psalmodie des moines de la Val-Grün, venus pour l'assister dans ses derniers moments."

"Rien n'est terrible comme ces cauchemars qui,

lorsque l'ivresse ou le délire du crime a cessé, s'attachent au coupable pour le torturer et partagent, avec le remords, sa malheureuse existence. Chez l'homme juste, le sommeil est doux et réparateur; chez l'enfant, dans sa pureté native, il est gracieux et angélique; mais pour les hommes pervers, il est inquiet, tourmenté, hideux. Le criminel endormi souffre plus que dans l'état de veille, car alors il est comme garotté et livré pieds et poings liés à sa conscience, devenue son bourreau."

"Pour la première fois, depuis son évasion, le fugitif avait succombé à la fatigue, et pour la première fois aussi il éprouvait cet effroyable supplice que les païens croyaient infligé à l'ennemi des dieux par des furies invisibles, armées de fouets sanglants dont chaque lanière était un serpent. Nous, chrétiens, nous savons que ces furies de l'enfer ne sont autre chose que le cri d'une conscience tourmentée, cri terrible, cri indomptable qui, plus d'une fois, a forcé l'assassin à se dénoncer par sa propre bouche et à se livrer lui-même à ses juges."

"Longtemps le duc d'Égypte se tordit dans d'horribles convulsions, enfin il demeura raide et immobile. La foule fit silence, les bourreaux détachèrent le cadavre défiguré et l'étendirent sur la claie sur laquelle il devait être traîné à la fosse des suppliciés. Les chants religieux recommencèrent, en même temps une main s'abattit sur l'épaule du second condamné et une voix rude fit résonner à ses oreilles ces mots terribles: Allons, debout, voici le moment!"

"André poussa un cri rauque et se releva comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique."

"Devant lui, le Rhin coulait majestueux et fier, les passagers rassemblaient leurs paquets à la hâte et sur la rive du fleuve, encombrée de barques, les derniers rayons du soleil empourpraient le faite de la gigantesque cathédrale de Cologne et faisait étinceler, comme autant d'étoiles, les mille croix d'or de ses clochers."

"L'exécuteur des hauts œuvres, dont l'attouchement avait si brusquement éveillé le fugitif, n'était autre que le Vürter qui, sans se douter de l'effet qu'il avait produit, s'occupait maintenant à diriger la manœuvre. Un moment après la Sainte-Geترude rangeait mollement le quai où ses passagers prenaient terre."

CHAPITRE XVI.

A Cologne.

"C'était une belle et riche ville que Cologne, au commencement du XVI^e siècle. Indépendante, quoique enclavée dans l'électorat de même nom, elle faisait partie de cette puissante association de villes libres Allemandes, connue sous le nom de Hanse ou ligue hanséatique qui donna une si prodigieuse impulsion au commerce d'outre-Rhin et dans laquelle comptèrent plusieurs de nos ports français, Rouen, Bordeaux, Bayonne et Marseille. Maîtresse du Rhin, comme Brême et Hambourg l'étaient de la Baltique et de la mer du Nord, elle était devenue l'entrepôt du commerce intérieur de l'Allemagne et le centre d'un important mouvement de transit."

"Son port immense suffisait à peine aux navires qui, chaque jour, venaient décharger sur la longue ligne de ses quais, protégés par des murailles crénelées et garnies de tours, leurs riches cargaisons et en prendre d'autres. Ses magasins regorgeaient de marchandises, et la perpétuelle agitation de son port et de ses rues la faisaient ressembler à une immense fourmillière dans les premiers jours chauds du printemps."

"Cologne n'était cependant pas une de ces nouvelles parvenues qui aiment à étaler, aux yeux de leurs visiteurs, un luxe criard et de mauvais goût. Archevêché depuis 731, ville impériale depuis 957, elle se glorifiait d'avoir été fondée par les Ubien, 37 ans avant la venue de Jésus-Christ, d'être devenue, sous Tibère, seconde capitale de la Germanie et d'avoir, au XI^e siècle, donné le jour à saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux, et en particulier de la célèbre Chartreuse des environs de Grenoble, en 1084."

"Plus aristocrate que marchande, elle dédaignait les enseignes dorées et les pompeux étalages, mais elle sculptait fièrement sur ses portes son blason armorié, plus ancien que celui d'aucun noble baron allemand. Du reste, de hautes colonnades, de fontaines monumentales; le seul luxe de la vieille colonie d'Agrippine, était ses mille églises et surtout sa merveilleuse cathédrale, vrai poème de pierre, commencée au XIII^e siècle, et à laquelle on travailla encore, après six cents ans, sans pouvoir fixer l'époque de son achèvement."

"Heureusement, quoiqu'en disent les libres penseurs, le catholicisme a le temps d'attendre. Il a vu naître et grandir le temple, commencé il y a six siècles, par l'archevêque Engelbert, il le verra croquer de vétusté, et, sur ses ruines, d'autres églises s'élever et tomber à leur tour, car les ouvrages des hommes sont périssables, mais sur l'œuvre de Dieu, les siècles, entassés sur les siècles, ne peuvent rien."

"Lorsque André, au sortir de la barque, pénétra dans l'enceinte de l'antique cité, et s'engagea au hasard dans ses rues étroites et tortueuses, bordées de hautes maisons, moitié bois, moitié pierres, si rapprochées, qu'entre leurs pignons aigus, à peine pouvait-il apercevoir une mince bande d'un ciel chargé de brouillards, il fut frappé de cette physiologie, à la fois austère et monacale. La nuit approchait et déjà le mouvement se ralentissait, les chariots revenaient à vide, les marchands commençaient à placer les lourds volets devant les fenêtres, et garnies de barreaux de fer, de leurs profondes boutiques voûtées, le bruit s'éteignait avec la lumière, et les cloches des innombrables églises, s'ébranlant lentement, semblaient autant de voix descendant du ciel pour dire aux travailleurs que l'heure du repos et de la prière était arrivée."

"Perdu dans cette ville immense, où personne ne le connaissait, où pas une porte n'était ouverte pour lui, le fugitif sera longtemps, se demandant à lui-même où il pourrait trouver un gîte et du pain. La nuit se faisait de plus en plus sombre, car à cette époque les villes n'étaient pas encore éclairées, les rues étaient désertes, et une pluie fine et froide commençait à tomber. Que devenir? Où trouver une hôtellerie? Si encore il eût pu rencontrer sur son chemin quelque moine attardé, il se serait fait conduire à un couvent, n'importe lequel, car là, il y avait toujours place pour l'étranger et pour l'indigent; mais à cette heure les moines étaient restés et toutes les maisons se ressemblaient. Il craignait d'être surpris par la ronde de police urbaine, conduit en prison, fouillé, et alors..... A Cologne, comme à Mayence, il y avait des piloris et des potences pour les voleurs, sa position n'était rien moins que rassurante."

"Heureusement pour lui il arriva, sans s'en douter, à la porte du dôme: les Allemands nomment ainsi leur cathédrale, et ils ont raison, dôme vient du mot latin *domus*, la maison, et l'église est en effet la maison par excellence. La porte était ouverte, il entra. Des pèlerins, il en vint encore aujourd'hui de toutes les parties du monde, priaient avec ferveur devant les reliques des onze mille vierges et des Rois-Mages, exposées à leur vénération, dans des chapelles éblouissantes de lumières."

"André, à demi-caché derrière un groupe de colonnes, car il n'osait pas à se mêler à la foule de peur d'être reconnu, se résigna à attendre la fermeture des portes et à passer la nuit dans le lieu saint. Enfin le sacristain, en agitant son trousseau de clefs, avertit les fidèles qu'il était temps de regagner leurs demeures, puis quand il crut l'église déserte, il fit rouler les portes de fer sur leurs gonds, les verrouilla, fit encore une fois le tour de l'église et sortit par une petite porte latérale qu'il ferma derrière lui. Les cierges allumés par les pieux visiteurs s'éteignirent l'un après l'autre, et l'ombre et le silence envahirent les vastes nefs, que n'éclairaient plus que faiblement les lampes suspendues devant le tabernacle."

(A continuer)